

forme augmentée. Le tendre thème de la *Pitié* (5) se fait réentendre pour s'effacer, p. 24 m. 8 et pages suivantes devant une nouvelle modification de celui des *Danois* (1). Après le développement, p. 24, 25, d'une phrase passionnée, le thème d'*Harald* (4) revient p. 26, m. 3, 5, superposé à cette forme du motif barbare qui, après être réapparue plus loin, en valeurs augmentées, subit, p. 30 m. 5 et suivantes et pages suivantes une autre transformation. Alors, tandis que cette dernière se maintient aux violons, le thème du *Walhalla* (6) éclate à toute force, proclamé majestueusement par les cuivres, cette fois, dans le ton d'*ut majeur*. Au bout de quelque temps les sonorités diminuent, pendant quatre mesures, pour laisser p. 39, m. 2, 3, 4 et 5, le hautbois et le cor anglais, auxquels s'adjoignent presque aussitôt les flûtes et les clarinettes, exhaler le motif apaisé de *Gwendoline*



puis le *fortissimo* recommence et l'ouverture s'achève dans une fulgurante péroraison.

Etienne DESTRANGES.

(A suivre)



## Petites Lettres

pour

# LA JEUNESSE

### SIXIÈME LETTRE

#### LA MÉLODIE

Tu m'écris, ma chère nièce, que tu as à peu près compris ma lettre sur le rythme, — c'est bien poli de ta part, — et que tu commences à te rendre compte de la puissance et de la grâce rythmique de Schumann. Mais, ajoutes-tu, la beauté de ses « airs » t'échappe encore dans beaucoup de pièces, et tu es impatiente que je te définisse la mélodie. Définir la mélodie ! voilà, ma mignonne, qui est à la fois trop facile et presque impossible. Tu vas t'en rendre compte tout de suite.

Bien souvent, j'en suis sûr, tu as entendu, dans les salons, des personnes qui parlaient de musique discuter sur les mé-

rites respectifs des auteurs. Et, chaque fois, la discussion aboutissait à quelque phrase dans ce genre : « Soit ! je vous accorde que tel compositeur est très habile ; mais il manque de mélodie. » Neuf fois sur dix la personne qui concluait ainsi devait être le plus âgé des interlocuteurs. Toute l'histoire du jugement musical tient dans cette seule phrase. Au dix-huitième siècle, pour les admirateurs de Lulli, Rameau manqua de mélodie ; pour les admirateurs de Rameau, Gluck manqua de mélodie. Au dix-neuvième, pour les admirateurs de Rossini, Gounod manqua de mélodie ; pour les admirateurs de Gounod, Wagner manqua de mélodie. Et cela va continuer sans doute jusqu'à la fin des temps. Mais pourquoi ? C'est précisément que la mélodie est indéfinissable ou trop facile à définir. Une mélodie est essentiellement une série de sons successifs. Je ne crois pas qu'on puisse dire autre chose sans risquer de préjuger et par conséquent de mal juger toutes les phrases musicales. Mais une série de sons successifs peut aller depuis le roulement de tambour jusqu'au divin solo de flûte qui accompagne, dans *Orphée*, la danse des âmes heureuses, depuis le cri du coucou jusqu'aux variations du rossignol, depuis la psalmodie des *Lamentations*, aux matines du Jeudi-Saint, jusqu'au Chant d'Amour de la *Walkyrie*. Or si la psalmodie des *Lamentations*, si le cri du coucou, si le roulement du tambour sont des mélodies dans l'acception théorique du mot, elles ne passeront, en fait, pour telles aux yeux, je veux dire aux oreilles de personne.

Peut-être connais-tu cette parabole dont parle le poète Horace. Tu prends une queue de cheval et tu lui arraches un crin ; c'est encore une queue, n'est-ce pas ? Tu lui arraches deux, trois, quatre, cinq, dix, vingt crins ; c'est toujours une queue. A la longue cependant il ne restera plus que vingt..., que dix..., que six, que cinq ; que quatre crins ensemble, et ce ne sera plus une queue. Mais à quel moment cela aura-t-il cessé d'en être une ? Bien fin qui peut le dire !

Entre la mélodie telle que nous la concevons pratiquement, c'est-à-dire le chant, soit vocal, soit instrumental, où l'émotion se traduit par une série de notes variées, par une certaine « courbe » toute pleine d'accents, d'intonations diverses et de lyrisme ; entre cette mélodie et la mélodie, récitation terne et monotone sur un petit nombre de notes, parfois sur une seule, il y a de même des degrés à l'infini. Où cesse la mélodie ? Où commence la mélodie ? Ni moi, ni toi, ni personne que je sache, ne pourrons jamais le déterminer. C'est pour

cela que le caractère mélodique d'une phrase musicale ne dépend pas de cette phrase, mais de celui qui l'écoute. Deux personnes très intelligentes et très musiciennes peuvent différer totalement d'avis à ce point de vue, et nous devons par suite considérer la « mélodicité » comme un phénomène relatif. Toute succession de notes est fatalement mélodique en soi, mais de ce qu'elle nous paraît mélodique à nous, il ne s'ensuit pas qu'elle le paraisse à d'autres et réciproquement. Il y a comme cela pas mal de choses relatives dans ce monde, ma chère mignonne ; peut-être même le sont-elles toutes et nous devrions avoir le bon sens d'admettre qu'André n'est pas Edmond, et que Marguerite n'est pas Lucienne. Mais voilà ! nous tenons à honneur d'imposer nos idées à nos voisins et c'est un penchant naturel à l'homme, et même aux petites filles, de ne pas douter de son jugement....

Toutefois, en y réfléchissant, on peut se rendre compte de ce qui distingue une mélodie au sens plus étroit où l'entendent, à toute époque, les esprits conservateurs de la mélodie au sens large. Et l'on éprouve alors la surprise de constater que c'est moins la hauteur des notes successives qui détermine ce caractère que leur disposition rythmique. Quand cette disposition renferme la phrase musicale dans les limites d'une carrure dont on a l'habitude on est en présence d'un « air » et les partisans des vieilles formules exultent. Dans le cas contraire ils parlent dédaigneusement de « récitatif », et nous retrouvons de la sorte cette intime union de la mélodie et du rythme dont je t'entretenais l'autre jour.

Dans ma prochaine lettre je te montrerai que la « mélodicité » d'une phrase dépend aussi du nombre de modulations qu'elle renferme. Tu verras alors cette autre union, non moins indissoluble, de l'harmonie et de la mélodie.

De tout ceci tu peux conclure, ma chère Enfant, que si le caractère mélodique d'un morceau est un phénomène relatif, il ne faut jamais se hâter de prétendre que l'on trouve une pièce musicale mélodique ou non. Il est plus sage de s'efforcer d'abord d'en découvrir le chant, de le dégager du texte par une accentuation soignée, par une exécution chaleureuse et précise, de le bien sentir, et de se l'assimiler. Là où il y a plusieurs mélodies simultanées il faut se les jouer les unes après les autres, pour en saisir la nature et la portée. Ensuite on les entend mieux dans l'ensemble ; on sait les mettre davantage en lumière.

Etudie, par exemple, le numéro 28 de l'ALBUM DE LA JEUNESSE, *Souvenir*. A la huitième mesure il y a un dessin accessoire

de la main droite ; si tu n'en scrutes isolément l'expression mélodique, tu ne lui donneras certainement pas son véritable caractère. Joue le numéro 19, *Petite Romance*. C'est une page d'une extraordinaire beauté. Mais tu ne sauras jamais la rendre complètement si tu n'arrives à te bien persuader que les accords « forte » de la deuxième phrase font partie intégrante de la mélodie, la continuent, la couronnent, et si tu ne parviens à les faire « chapter » avec autant d'expression que les premières mesures... Quand tu y seras parvenue tu l'apercevras enfin que le *JUGEND-ALBUM* est d'un bout à l'autre un chant souple mais continu, libre mais inspiré.

Cependant, ma chère petite, je ne veux pas te quitter aujourd'hui sans t'avouer que, malgré tout, les musiciens contemporains me paraissent négliger un peu trop la mélodie au sens strict, je veux dire la ligne, l'émotion directe, l'air, en un mot.

.... Mais que vais-je prétendre là ? Je pourrais me répandre en paroles enflammées contre la sécheresse de leur cœur et célébrer dithyrambiquement les belles phrases nettes et carrées des vieux maîtres. Les jeunes compositeurs retourneraient contre moi mes arguments de tout-à-l'heure. Ils feraient bien, car il ne m'est pas permis de m'élever contre l'évolution musicale, ni de contester la légitimité d'aucune tendance. Je le fais souvent néanmoins, parce que j'ai, d'autre part, le droit d'écouter mes préférences personnelles et même de les proclamer hautement.

C'est une marque de l'humaine infirmité cette impossibilité d'avoir jamais tout à fait raison sur certains sujets, cette impuissance de distinguer le vrai du faux dans certaines matières. Ne nous en plaignons point. Un monde où il n'y aurait que des certitudes et où régneraient absolument la raison, la sagesse et l'esprit scientifique, ne posséderait plus d'arts d'aucune sorte ; car l'Art est le fils chéri des imaginations folles et des radieux mensonges !

JEAN D'UDINE.

(A suivre).

